

FRANCE

Sara mentit, en disant : je n'ai pas ri. Car elle eut peur. Mais Il dit : au contraire, tu as ri.

Genèse, 18, 15

J'entre pour la première fois dans son cabinet et je suis surpris par la pénombre. Elle me fait signe de m'asseoir, elle tourne sa lampe de bureau vers mon visage, et elle me dit :

- Je commence toujours par regarder le teint.

Depuis longtemps je ne parviens pas à vivre. Je vois un mur devant moi, dressé devant mes actes. J'annonce quelques phrases du malheur du monde, de la conscience que j'ai du peu d'importance de ma destinée à l'intérieur de cet univers que je dis torturé.

Cette femme d'une cinquantaine d'années, aux longs cheveux bruns, aux grands yeux noirs, qui porte une blouse blanche, me parle d'une de ses patientes, comme pour m'inclure dans cette sphère qui l'entoure où tous, prétend-elle, correspondent sans se connaître et se rencontreront un jour :

- Madame Sweinch me téléphone. Elle a eu le numéro par une amie et elle veut un rendez-vous, elle insiste. Vous ne le savez pas, Monsieur, mais je peux être très dure, intraitable, aussi je suis prête à raccrocher... Madame Sweinch me dit : « Mais je ne suis pas pressée ». Vous savez, Monsieur, ce qu'est une voix qui murmure « Mais je ne suis pas pressée » et qui semble venir de si loin ? Moi, je suis tout de même médecin, je lui répons : « C'est urgent, Madame Sweinch, vous allez vous présenter aujourd'hui même à mon cabinet ! ». Elle se défend :

«Je dois prendre le train ce soir.» Et je sens cette douleur... vous me comprenez, Monsieur, cette douleur-là, immense.

Oui, je comprends, mais je ne saurais pas lui parler de ma peine. Aussi, elle continue :

- Une heure après, Madame Sweinch était assise en face de moi, à votre place.

Elle marque un temps et reprend :

- Une petite femme, Madame Sweinch, assise... Et savez-vous d'où elle venait, Monsieur ?

- Non.

- De Auschwitz.

Elle a prononcé Auschwitz avec lenteur, comme pour lui laisser contenir l'incontenable. Elle remarque sûrement le frisson qu'elle a provoqué le long de mes bras, depuis mon cœur.

- Elle allait prendre le train pour rejoindre ses enfants et elle m'a appelée, moi, pour me dire qu'elle n'était pas pressée. Depuis cinquante ans elle n'avait parlé à personne, vous entendez, Monsieur, à personne de cette douleur-là, de cette douleur d'Auschwitz. Vous savez que l'on peut se taire cinquante ans mais que l'on ne fait que se taire aux autres ? Vous savez que l'on peut passer cinquante ans à travailler, à déjeuner dans les restaurants de villes en paix, honorer des rendez-vous, faire des enfants, fêter des dizaines d'anniversaires, compatir à la Yougoslavie et ne pas être pressé parce qu'on se croit indemne, avec juste un frémissement qui passe inaperçu chaque fois que l'on doit prendre un train, un train qui vous fait m'appeler cinquante ans après. Est-ce que vous savez, Monsieur, ce que c'est que d'arriver directement d'Auschwitz ? Combien de kilomètres vous séparent de votre père ?

- Nous ne nous voyons pas souvent, mes parents sont divorcés depuis vingt-cinq ans, mon père est remarié et il habite loin.

- Combien ?

- 300 kilomètres, il vit en Touraine.

- 300 kilomètres... Et combien de temps pour les parcourir ?

- 50 minutes en TGV.

- 50 minutes ! Et combien de temps sépare votre père d'Auschwitz ?

-... 50 ans.

- 50 ans... Vous êtes fort en calcul, Monsieur ? Est-ce qu'au plus profond de vous-même vous pouvez un seul instant estimer la différence entre 50 minutes et 50 ans ?

- Oui.

- Alors, allez vers ce père !

Elle ne dit plus rien. Je pars. Dans le métro, je pleure.